

Les femmes alpinistes au tournant du XXe siècle

Cécile Ottogalli-Mazzacavallo

Résumé

Dès la fin du XIXe siècle, dans un contexte de redressement physique et moral de la patrie, l'alpinisme s'institutionnalise et se développe, sous l'initiative du Club alpin français, principalement auprès d'une fraction bourgeoise et urbaine de la société française. Contre toute attente, compte tenu de la construction virile de cette activité et des normes du genre de cette époque, l'alpinisme se conjugue aussi au féminin. Le but de cet article est d'analyser le rôle et la fonction des femmes alpinistes françaises, non seulement dans le développement de l'activité, mais aussi et surtout dans les mutations du genre avant 1914. L'alpinisme, pratique « conformante » ou pratique innovante en matière de construction de l'identité féminine ? Ainsi, dans le domaine culturel de la pratique alpine, et à partir d'un corpus constitué des publications officielles du Club alpin, mais aussi de la presse féminine et féministe, l'exemple des femmes alpinistes permet d'objectiver les compromis permanents que des femmes doivent réaliser pour s'intégrer dans un domaine qui ne leur est pas explicitement assigné. Avec modération, sens du compromis et individualisme, elles parviennent progressivement à sortir d'un modèle normatif de féminité bourgeoise pour découvrir des nouveaux espaces et de nouvelles difficultés. Elles modifient leur rapport au corps, leur rapport aux autres et leur rapport à soi. Elles revendiquent et conquièrent de nouveaux droits, mais sans jamais remettre en cause les hiérarchies entre les sexes et la spécificité de l'identité féminine. Ainsi, elles participent aux mutations de l'identité féminine vers une définition plus dynamique, plus instruite et plus libre. À ce titre, elles contribuent à la construction de « l'Eve nouvelle », image à la fois de modernité et de tradition.

Citer ce document / Cite this document :

Ottogalli-Mazzacavallo Cécile. Les femmes alpinistes au tournant du XXe siècle. In: Les femmes : supports de la tradition ou actrices de l'innovation ? Actes du 131^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Tradition et innovation », Grenoble, 2006. Paris : Editions du CTHS, 2010. pp. 173-183. (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 131-4);

https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2010_act_131_4_1753;

Fichier pdf généré le 20/02/2024

Les femmes alpinistes au tournant du XX^e siècle

Cécile OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO

Maître de conférences
Université Lyon 1, CRIS-EA 647

Le sport moderne naît réellement en France au moment des premières crises de l'identité masculine¹, alors que les femmes investissent des espaces professionnels, scientifiques ou littéraires jusque-là réservés à l'élite masculine. La remise en cause de l'infériorité intellectuelle des femmes se traduit par l'avènement de nouveaux espaces de la puissance masculine à travers le muscle, la performance corporelle et la maîtrise technique et scientifique. Ainsi, les espaces où les différences physiques semblent les plus flagrantes, les mieux établies par le discours médical et historiquement les moins contestées se développent comme pour rappeler l'éternelle supériorité de l'homme. Outil de la régénération personnelle et collective, le sport – symbole de lutte et d'excellence pour l'avenir de la société – participe d'une certaine vision de l'idéal masculin et la renforce². Il met en scène le corps et véhicule, pour Raymond Stoller, le modèle d'un être « fort, indépendant, dur, cruel, polygame, misogyne et pervers³ ». Ce modèle dominant et structurant de la masculinité conquérante et dominatrice, ce que Raewyn Connell nomme la « masculinité hégémonique⁴ », se fonde sur la subordination des femmes et la renforce. Ainsi, le sport apparaît comme l'un des ultimes espaces pour affirmer la différence des sexes. Impliquant la performance des corps, il se construit sur différents critères de l'excellence masculine, comme la force, la performance ou la maîtrise gestuelle⁵, « renforçant les oppositions avec les femmes et inventant des lieux d'où elles sont naturellement exclues ou réduites à leur rôle de spectatrices⁶ ». Impliquant les corps, il touche aussi à ce qu'il y a d'essentiel, de visible, de mesurable et donc d'incontestable dans la nature des hommes et des femmes⁷. Il est par conséquent vu comme l'outil de la preuve de la supériorité masculine et de la légitimité masculine. La femme est alors présentée et utilisée comme un contre modèle, un point de comparaison. Présentée comme fragile, se lamentant, effrayée, elle est le sexe faible. Elle est celle dont le destin social est de séduire et d'enfanter, celle dont la science et la justice légitiment l'infériorité par rapport aux hommes et qui, par conséquent, doit être exclue, par décence et protectionnisme, de l'espace sportif⁸.

1. A.-L. Mauge, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, 1987.

2. G. Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, 1997.

3. Stoller, cité par T. Terret, « Rugby et masculinité au début du siècle », p. 34.

4. R. Connell, « An Iron Man : The Body and Some Contradictions of Hegemonic Masculinity ».

5. H. Humbert, « Sport et masculinité en France (1890-1920) », 2005 (ensuite désigné 2005a) ou H. Humbert, « Sport et masculinité. Représentations dans la presse spécialisée, France (1889-1970) », 2005 (ensuite désigné 2005b).

6. T. Terret, *op. cit.*, p. 35.

7. Dans le débat sur l'infériorité des femmes, les considérations physiques (physiologiques ou anatomiques) sont certainement les plus fortes, les plus répandues dans les discours médicaux et, par conséquent, les plus établies et les plus vraisemblables. La femme est le sexe faible, légitimement exclue de toute pratique compétitive ou conquérante. Pour A. Carol, toutes les représentations de la femme à la fin du XIX^e siècle, y compris celles du fonctionnement de la fécondation, l'excluent naturellement de toute forme de compétition. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, dans la compétition pour la vie, l'ovule est perçu comme gros, mou, presque liquide, libéré par la ponte et dérivant lentement et passivement vers l'utérus, alors que les spermatozoïdes sont mobiles, rapides et tenaces, se livrant à une véritable course, voire à une compétition. Voir A. Carol, « Le genre face aux mutations du savoir médical... »

8. Ainsi, « le corps féminin idéal a, de toute manière, une beauté sensuelle qui l'oppose au corps du héros viril [...] si une femme a la force, le courage et l'esprit d'un homme, tout son charme s'envole » (voir G. Mosse, *op. cit.*, p. 64-65).

Son rôle se réduit tout au plus à celui de spectatrice. Les caractéristiques physiques et psychiques attribuées aux hommes et aux femmes s'opposent. Pourtant, dès la fin du XIX^e siècle, cette forme exclusive et compétitive de la pratique sportive et de la masculinité hégémonique rencontre des oppositions et connaît des failles avec l'intégration et l'investissement des femmes dans les pratiques sportives, y compris celles perçues comme les plus masculines. Les oppositions à l'égard des sportives sont, dès lors, virulentes, courantes et à la hauteur du traumatisme causé à l'identité virile des hommes. Or, dès la fin du XIX^e siècle, l'alpinisme est perçu comme l'un de ces espaces de construction de la masculinité. Depuis le XVIII^e siècle, il se fait connaître par l'intermédiaire de ses héros (Balmat et Paccard, Smith) ou de ses morts (l'accident du Cervin restera particulièrement dans les mémoires). L'activité représente l'effort intensif, quasi surhumain d'hommes qui bravent les plus grandes difficultés naturelles (le froid, le vent, le manque de sommeil, la peur) pour la gloire d'une conquête. École de sang-froid, d'esprit d'aventure, de courage, de force et d'audace, l'alpinisme, au regard des valeurs véhiculées, peut être qualifié d'activité « masculine ». Dès 1874, année de sa création, le Club alpin français (CAF) participe, comme la plupart des associations sportives ou savantes, à l'effort national de redressement de la patrie. L'attention est alors particulièrement portée sur la formation de la jeunesse mâle pour préparer la revanche de la France. Une jeunesse qui doit être forte et vaillante. La montagne, comme l'école, devient l'antichambre de la caserne.

Comment envisager la présence de femmes dans ce monde d'hommes ? Comment concevoir l'existence de « conquérantes de l'inutile » ? Contre toute attente, compte tenu de l'écart entre la définition de la féminité idéale dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et la représentation virile de l'alpinisme, les femmes sont non seulement présentes au sein du CAF, mais aussi en régulière progression parmi les membres. Cette présence, d'ores et déjà atypique par rapport aux autres sociétés savantes et sportives, doit cependant être interrogée sur le plan qualitatif en examinant les conditions et le type de rapports entre les hommes et les femmes pour parvenir à ces résultats. Les femmes parviennent-elles à pratiquer l'alpinisme au prix de multiples concessions et subordinations à l'autorité masculine ou au contraire trouvent-elles, grâce à leurs contestations et revendications, un espace d'autonomie et d'égalité avec leurs homologues masculins ? Alors que les différentes étapes de la socialisation préparent la gent féminine aux rôles de mère et de gardienne du foyer, quel est le rôle de l'alpinisme dans la construction de l'identité féminine ? S'agit-il d'une pratique conforme aux règles du genre dans la mesure où l'institution accepte les femmes et les incite à une pratique modérée et contrôlée ? S'agit-il d'une pratique innovante dans la mesure où celle-ci met en scène les femmes dans un espace et des pratiques, imprégnés de l'imaginaire viril, dans la mesure où elle offre aux pratiquantes des droits corporels nouveaux et une liberté insoupçonnée ? Dans ce deuxième cas, les femmes alpinistes sont-elles considérées comme sortant de leur sexe, comme des exceptions, voire comme des « singes » pour reprendre l'expression de Joseph de Maistre qui considère que, en imitant les hommes, les femmes n'en sont que de pâles copies ? Entre soumission et rébellion, l'exemple de l'alpinisme offre d'autres perspectives aux caricatures souvent utilisées pour expliquer le développement de la pratique du sport par des femmes. Ni dans la soumission complète ni dans la contestation et la provocation systématiques, les femmes alpinistes illustrent certainement « la majorité silencieuse » des sportives et permettent d'objectiver les compromis permanents que des femmes doivent réaliser pour s'intégrer dans un domaine qui ne leur est pas explicitement assigné (le sport). Avec modération, sens du compromis et individualisme, elles parviennent progressivement à sortir d'un modèle normatif de féminité bourgeoise pour découvrir de nouveaux espaces, de nouvelles difficultés et de nouvelles possibilités⁹.

9. Les sources traitées sont principalement les publications nationales et lyonnaises du Club alpin français, complétées par une analyse de la presse sportive, féminine et féministe.

Développement et diversification de l'alpinisme féminin

L'exploit d'Henriette d'Angeville au mont Blanc en septembre 1838 marque sans aucun doute une étape importante dans l'histoire des femmes alpinistes. Ce faisant, elle démontre que, à condition d'entraînement, de volonté et de quelques adaptations vestimentaires, une femme peut être capable de réaliser, comme les hommes, la conquête des sommets alpins. Pourtant, les échos et les conséquences de cette ascension sur l'implication des Françaises restent rares et marginaux¹⁰. Pour voir une autre Française réaliser le même exploit, il faut attendre 1865 avec M^{me} Derennes¹¹. D'autres Françaises en mal d'évasion et de découverte, et fortement encadrées par une tutelle masculine, ont certainement gravi quelques cols ; mais, emprisonnées par leurs devoirs de réserve et de modestie, peu d'entre elles ont laissé trace de leur expérience. Leurs réalisations secondaires sont définitivement tombées dans l'oubli de l'histoire de l'alpinisme féminin. Durant ces années 1850-1870, les traces d'une présence féminine française sont quasiment nulles. Seules quelques anglaises (Mrs Brevoort, Mrs Walker ou Mrs Straton) se démarquent en réalisant des premières féminines, en ouvrant de nouvelles voies et en réussissant des hivernales, notamment celle du mont Blanc par Mrs Straton le 31 janvier 1876. Toutes ces femmes sont marginales, hors normes. Elles pratiquent l'alpinisme en dehors des institutions existant dans leur pays et dans la plus grande confidentialité¹². Ainsi, du temps d'Henriette d'Angeville et jusqu'en 1874, en l'absence d'une institutionnalisation de l'alpinisme, la présence des femmes est affaire de vie privée, de personnalité, de finances, mais reste anecdotique et marginale, car fondamentalement transgressive avec les rôles et les devoirs de la gent féminine. Les choses changent à partir de 1874 avec la création du Club alpin français, dont les objectifs se conjuguent aussi au féminin. Effectivement, loin d'être ignorées ou exclues, les femmes sont incitées à participer, selon les règles du genre, au développement scientifique, patriotique et touristique de la montagne. Les enjeux de leur présence sont hygiéniques, moraux, économiques¹³ et s'accompagnent d'un modèle normatif de pratique : l'« excursionnisme féminin ». Cette pratique alpine encouragée par le CAF est imprégnée des stéréotypes de la féminité, à savoir la représentation d'un individu naturellement faible et fragile qu'il faut protéger en adaptant l'environnement à sa spécificité. La pratique est modérée et « même les femmes » doivent pouvoir accéder, grâce à l'aménagement des sentiers, à l'utilisation d'aide matérielle ou humaine, aux spectacles de la Grande Nature, à condition qu'elles soient accompagnées par une tutelle familiale. Pour autant, les Françaises ne se contentent pas toutes de ce modèle normatif à un moment où la pratique de haut niveau se développe soit à des fins scientifiques, soit de plus en plus à des fins sportives sous l'initiative des Anglais et des Anglaises. Sans basculer dans la radicalité qui caractérise les alpinistes anglaises¹⁴, certaines s'engagent dans une pratique de haut niveau, deviennent des intrépides et transgressent les obstacles du genre, qui s'érigent comme de véritables incompatibilités entre l'image et les devoirs de la femme idéale et les besoins de l'activité. Ainsi, par leurs actions, ces Françaises remettent en cause plusieurs oppositions : les représentations de la nature faible et fragile des femmes versus celles de la nature hostile et rude de la haute montagne ; les obligations vestimentaires de la décence sociale versus les nécessités techniques d'adaptation de la tenue pour qu'elle devienne plus commode et sûre ; les règles strictes de séparation (espace et temps) des sexes dans la société urbaine versus les

10. M. Tailland, *Les Alpinistes victoriens*.

11. G. Vallot, « Mes ascensions... ».

12. N'oublions pas que la principale institution alpine anglaise, l'Alpine Club, exclut les femmes dès sa création en 1857.

13. C. Ottogalli-Mazzacavallo, « L'alpinisme avant 1914 : outil d'éducation pour le "sexe faible" », 2005.

14. C. Ottogalli-Mazzacavallo et J. Saint-Martin, « L'alpinisme féminin avant 1914... ».

règles de convivialité et de promiscuité de la haute montagne. À cause de ces transgressions, les Françaises subissent les mêmes dévalorisations que leurs homologues anglaises (indifférence et marginalisation), mais de façon beaucoup moins excessive. D'une certaine manière, elles parviennent à éviter la critique radicale et l'exclusion car, dès le début et cela sur l'ensemble de la période, parallèlement à leurs transgressions, elles se plient à certaines règles du modèle normatif du CAF et réalisent leur progression, leur émancipation, à coup de compromis et de progressivité. Ainsi, elles parviennent à s'affranchir de la tutelle familiale, puis de la tutelle professionnelle en s'engageant, à partir de la Belle Époque, dans la pratique élitiste du « sans guide ».

Une stratégie : le compromis

Au tournant du siècle, les modalités de pratique des femmes alpinistes se diversifient. Des bourgeoises novices cantonnées à l'excursionnisme féminin aux sportives s'engageant dans une pratique de plus en plus acrobatique, toutes trouvent l'occasion de dépasser les conventions urbaines. Les plus conquérantes doivent cependant faire preuve de patience et surtout de compromis en s'aventurant en montagne sous couvert de justifications conformes au genre pour éviter les stigmatisations trop fortes et les interdictions. Ainsi, malgré une période délicate de critiques à l'égard de la dangerosité et de l'inutilité de l'alpinisme dans une partie de la presse, impliquant la résurgence des stéréotypes de l'idéal féminin, elles continuent de vivre des expériences atypiques de féminité et opèrent des mutations aux frontières du genre. Plusieurs exemples permettent d'illustrer les compromis réalisés par les femmes alpinistes de cette époque.

L'écriture féminine dans les publications du CAF au tournant du siècle

L'analyse des publications signées par des femmes permet d'objectiver les étapes et les stratégies de développement de l'alpinisme féminin.

Avec Gabrielle Vallot (1887) et Mary Paillon¹⁵ (1891-1895), l'écriture féminine se veut revendicatrice et expressive d'une nouvelle forme de pratique plus acrobatique et novatrice par rapport au modèle du CAF. Témoignant chacune de leur exploit alpin, elles n'hésitent pas à exprimer les difficultés alpines et climatiques des ascensions et entrent publiquement en rupture avec les prérogatives du genre et la définition légitime de l'alpinisme féminin. Plus encore, ces exploits sont l'occasion d'un discours revendicatif en insistant sur l'« éducatibilité » des femmes et en critiquant les croyances en ladite « nature » des femmes : « Le corps se rompt à la fatigue, les pieds et les mains deviennent plus habiles, et l'on se fait un jeu des passages qui avaient semblé les plus difficiles au début¹⁶. » Pour l'une comme l'autre, les conditions d'entraînement et les conditions vestimentaires sont les deux clés de l'investissement et de l'amélioration du niveau de pratique des femmes : « Il faut commencer par de petites courses, pour s'entraîner et s'habituer graduellement à la fatigue [...]. Pourquoi la femme ne s'y habituerait-elle pas aussi bien que l'homme¹⁷ ? »

Pourtant, à travers ces récits qui manifestent un genre en rupture, une volonté d'innovation avec les obligations socioculturelles de la féminité, les auteures prennent

15. Ces femmes sont deux des intrépides du Club alpin français à la fin du XIX^e siècle. Initiée par son mari, le brillant scientifique Joseph Vallot, Gabrielle Vallot réalise l'ascension du mont Blanc en 1878. De son côté, Mary Paillon, initiée par son frère et sa mère, est membre de la section lyonnaise du CAF. Elle réalise de nombreuses premières féminines, notamment l'aiguille méridionale d'Arves et le pic oriental de la Meije, avec la complicité d'une compatriote anglaise, Kathleen Richardson.

16. G. Vallot, *op. cit.*, p. 41.

17. M. Paillon, « Première ascension féminine de l'aiguille méridionale d'Arvey », p. 51.

soin de « respecter » certaines normes traditionnellement dévolues au sexe féminin, comme la modestie, l'humilité, voire d'une certaine façon, la dévalorisation, l'infériorité. Malgré une face nord effrayante, malgré le vide absolu, la verticale presque complète, malgré une marche de flanc vraiment scabreuse, il faut continuer « la promenade », une promenade qui n'offre aucune difficulté. Loin d'être une remise en cause de la supériorité masculine, ces rhétoriques sont plutôt une manifestation d'un effet du genre, imposant aux femmes le respect d'une certaine modération et modestie sous peine de condamnation. Pour ne pas devenir « hors norme », elles doivent elles-mêmes affirmer la facilité et donc leur infériorité. D'ailleurs, Mary Paillon et les autres restent profondément respectueuses de la hiérarchie masculine, des héros :

« De quelle trame étaient donc les hommes qui, les premiers, trouvèrent une issue et, sans crainte, froidement, fermèrent ainsi la route derrière eux, sachant bien [...] comme ils monteraient, mais ignorant, à coup sûr, s'ils descendraient jamais ! Aujourd'hui, quel mérite nous reste ? Un peu d'adresse et de sang-froid, voilà tout. De ces angoisses de l'inconnu, nous ne saurons jamais rien ; de cette énergie morale, de cette possession absolue de ses nerfs, nous n'aurons plus besoin ; c'est presque sans émotion que nous allons maintenant où montèrent ces héros : les Coolidge et les Almer¹⁸. »

Durant cette période (1887-1895), si compromis il y a, il donne cependant priorité à la rupture, à l'innovation tant dans le style que dans le fond de l'écriture. S'ensuit pourtant une période de violentes critiques sur les dangers de l'alpinisme. Entre 1896 et 1898, les publications du CAF mettent alors en avant une écriture féminine euphémisée, voire féminisée, douce et essentiellement esthétique, contemplative, éducative et même mystique. Pour autant, l'alpinisme devient aussi un sport : plaisir de l'effort, de la vie simple et déconventionnée, goût individuel de la réussite, de la « conquête » personnelle du sommet, de la récompense méritée, de la victoire sur soi et sur les obstacles de la nature. Ni exclusivement contemplative, ni exclusivement conquérante, l'écriture féminine exalte des sentiments doubles, une sorte de compromis de toutes les vertus de l'alpinisme où domine cependant un rapport esthétique et passionné à la montagne (contrairement à la période précédente où dominaient la rupture et la volonté de conquête sportive) :

« Sans prétendre [...] soutenir que l'effort en soi est une joie, que l'activité physique est une de nos sources de plaisirs les plus vifs et que la privation volontaire des biens chers à la vie emporte une jouissance d'un très délicat orgueil, [...] c'est presque notre mesure de l'aimer, que de l'aimer sans mesure. Ils savent bien, en effet, qu'elle est l'éternellement jeune et l'infiniment belle, l'ondoyante et diverse qui captive le cœur de l'homme, ceux que la montagne a pris une fois tout entier dans sa mystérieuse et irrésistible attirance. [...] Aller devant soi, voir en deçà, voir au-delà, côtoyer les abîmes, se sentir perdu parfois dans les nuages, jusque dans l'insondable immensité... Monter, monter toujours, loin de la terre, de ses tristesses et de ses déceptions, dans l'air pur et libre, dans le bleu du ciel, tout là-bas jusque dans l'infini, quelle ivresse et quel enchantement ! [...] Et faut-il redire ici la poésie de la marche en étoile, quand les jardins du firmament sont tout fleuris d'or et d'azur ? La douceur des clairs de lune qui font les nuits d'opale, l'indicible splendeur des levers d'aurore sur les cimes radieuses, la gloire des soleils couchants ? [...] Enfin, la joie fière de cette prise de possession des sommets [...]. Et l'heure brève d'exaltation et de ravissement que nous vivons alors et qui est si belle que nous sentons bien que ce sont de telles heures, si clairsemées soient-elles, qui donnent un prix à notre vie, et que nous savons d'avance que nous en reviendrons chercher de toutes pareilles, malgré la fatigue et malgré le danger – il n'importe ! –, puisque aussi bien encore il y a là “de beaux risques à courir”¹⁹. »

18. *Ibid.*, p. 74.

19. M. Rougier, « Là-haut ».

Les caravanes scolaires de jeunes filles à la Belle Époque

Cet exemple est aussi particulièrement significatif de la complexité des processus de compromis en cours. Relancées en 1906 après une tentative échouée en 1883²⁰, les caravanes scolaires de jeunes filles ont pour finalité l'éducation des futures mères et épouses. Elles reproduisent, au niveau de l'organisation, les partages et les stéréotypes de la différence des sexes : elles valorisent un effort modéré, vantant les vertus et les beautés de la montagne, apprenant aux jeunes filles à suivre les commandements d'un chef. Dans le même temps, les caravanes scolaires de jeunes gens enseignent aux garçons à devenir autonomes et combattants comme « s'ils voulaient assaillir un ennemi invisible, gesticulant, courant, sautant [comme] des fauchelevant, tranchelevant, mangelevant²¹ », alors que les jeunes filles s'exercent « tout en conservant de la grâce dans la marche et de l'aisance dans les mouvements²² ». Cette division entre les sexes s'impose comme « un fait historique constant » et, par conséquent, « une loi » structurante de l'organisation sociale idéale :

« C'est un fait historique constant, une loi, que dans la marche en avant de l'humanité la préséance appartient à l'homme représentant la force, sans doute parce qu'il faut travailler, combattre et vaincre sans cesse pour ouvrir le chemin, pour écarter les obstacles de la route où marche ladite humanité. Les légendes, les religions, l'histoire établissent cette loi sans conteste. Par contre, quand il s'agit de bonté, de grâce ou de pitié, souvent de finesse, l'inverse se produit et la femme passe au premier plan. Le soldat, le marchand, le missionnaire, le colon, l'aventurier vont au loin dompter l'homme et le sol avant d'appeler la femme et de fonder une famille ; mais leur domination n'est assise, leur victoire certaine que si la femme les a suivis²³. »

Sans s'appuyer sur la force des lois de la nature (comme dans la plupart des argumentations de l'époque), mais sur celle de l'histoire, de la religion et des légendes, qui acquièrent ainsi un statut de preuves irrémédiables, le féminin reste marqué par la séduction et la maternité, et le masculin par la force et la conquête. Conformément à l'image mythique et religieuse, l'homme est premier, légitime, producteur intelligent, alors que la femme est seconde, accompagnatrice charmante dont la fonction principale est de réparer la « faute » originelle en assurant la reproduction de l'espèce humaine, devenue mortelle à cause d'elle. Ainsi, malgré une volonté « égalitariste » que l'on peut qualifier de moderne, la société des alpinistes, à travers les caravanes scolaires, perpétue une vision de complémentarité des sexes avec des définitions strictes et traditionnelles des rôles et des fonctions de chacun. Pourtant, malgré ce conformisme aux stéréotypes de la différence des sexes, les caravanes scolaires offrent et traduisent aussi les innovations, les modernités en cours. Tout d'abord, ces expériences périscolaires relèvent d'un processus égalitaire où hommes et femmes reçoivent une éducation intégrale (intellectuelle, morale et physique) par la montagne et l'exercice en plein air, au moment où les travaux d'aiguille ou la gymnastique harmonique sont les principales distractions des jeunes filles. Ensuite, encadrées par les deux sexes dès l'origine, les caravanes scolaires sont souvent mixtes et n'hésitent pas à jouer la carte d'une certaine proximité à une époque où la séparation des sexes est la règle. Les jeunes filles se distinguent par leur audace et leur intrépidité en plus de leur charme et vivent ainsi des expériences atypiques de féminité. De fait, les caravanes scolaires constituent alors une pratique innovante et, à long terme émancipatrice, en offrant « une liberté insoupçonnée ».

20. C. Ottogalli-Mazzacavallo, « Le rôle du Club alpin français pour l'éducation physique des jeunes filles ».

21. A.-L. Leroy, *Nos Fils et nos filles en voyage*, p. 245.

22. *Ibid.*, p. 246.

23. *Ibid.*, p. 224.

Les conditions vestimentaires de l'activité alpine des femmes

Troisième exemple pour illustrer les stratégies de compromis réalisées par les alpinistes françaises, le costume est un indicateur particulièrement intéressant parce qu'il concerne un signifiant sensible et important de la différenciation sexuée de l'époque. Effectivement, la pratique alpine, a fortiori de haut niveau, rend nécessaire, pour les femmes, des adaptations vestimentaires. Les robes longues, amples et lourdes de la bourgeoisie sont parfaitement dangereuses tant pour la pratiquante elle-même que pour l'ensemble du groupe. Des arguments de sécurité se font alors entendre pour justifier l'abandon par les femmes des signes traditionnels de la féminité urbaine.

La fonctionnalité du vêtement, corrélative aux exigences techniques de l'activité, prend progressivement au tournant du siècle une importance décisive²⁴. Gabrielle Vallot et Mary Paillon sont les deux fers de lance de l'innovation vestimentaire. La première est pour l'adoption systématique et complète du costume masculin. Son exemple ne trouve cependant qu'un faible écho, et elle se voit même rapidement marginalisée. La deuxième, Mary Paillon, profite des erreurs de sa prédécesseuse et opte pour un appel au changement plus modéré, adapté aux besoins de la pratiquante et respectueuse des priorités sociales et techniques du vêtement. Cette position de compromis est choisie et officialisée par le manuel d'alpinisme de 1904. Signataire de l'article, Mary Paillon officialise les contours d'une tenue adéquate et, ainsi, d'une progressivité physique et vestimentaire de l'engagement des femmes alpinistes par l'intermédiaire de trois types de tenue :

- pour les promeneuses, le costume tailleur doit être adopté. La jupe est courte, 10 cm au-dessus de la cheville. À ce niveau, les exigences esthétiques de la décence sociale restent prioritaires ;
- pour les touristes, deux costumes s'imposent : une tenue de ville à l'abord des vallées, des villages, du regard de l'opinion publique ; et une tenue de montagne composée d'une jupe plus courte munie de boutons aux genoux permettant de relever la robe en cas de besoin. Sous celle-ci, le pantalon fait son apparition en remplaçant le jupon ;
- enfin, pour l'alpiniste, il s'agit de réduire au maximum la charge des pratiquantes, de se contenter du minimum et de l'indispensable. Par conséquent, une seule tenue doit être adoptée, et celle-ci doit permettre, pour les femmes, de concilier la décence sociale et les exigences techniques. La jupe courte portée sur le pantalon répond à ces impératifs. Au gré des difficultés, celle-ci peut-être fixée à différentes hauteurs et, dans les difficultés extrêmes, roulée aux hanches de façon à ne plus gêner la progression.

Partagée entre la volonté de libérer les femmes de l'entrave de la robe et le poids des conventions sociales et de genre, Mary Paillon adopte une sorte de compromis, conciliant les deux exigences : « On pourra prendre un moyen terme : quitter sa jupe pendant l'escalade seulement et la revêtir à nouveau en abordant la vallée²⁵. » Un compromis de discours qui est cependant loin d'être celui qu'elle utilise elle-même, puisque dès 1891, elle conseille aux femmes de se débarrasser de la jupe. Ce décalage rend encore plus flagrante la stratégie de conservation adoptée par les femmes alpinistes pour se faire accepter et introduire dans ce monde d'hommes. À l'époque, les incriminations contre les femmes en culotte sont telles que Mary Paillon ne veut pas apparaître comme l'une de ces féministes revendicatrices²⁶. Elle réserve cette tenue pour le privé, la cordée fraternelle ou amicale qui comprendra son action, loin du regard et des critiques stigmatisantes de l'opinion

24. C. Ottogalli-Mazzacavallo et S. Jamain, « L'alpinisme français (1838-1939) : l'activité alibi d'une émancipation vestimentaire ».

25. *Manuel d'alpinisme*, p. 253.

26. S. Jamain, « Des "femmes de sport" aux "femmes en culotte"... », ce volume.

publique. Son exemple, bien que discret, fera pourtant progressivement d'autres émules. Ainsi, à partir de 1906, le port de la culotte masculine est plus couramment évoqué dans la presse spécialisée comme dans la presse féminine et féministe qui lui donnent un écho tout à fait particulier. Les conquérantes sont mises à l'honneur. M^{me} Bayeux, en 1907, pour son ascension du mont Cervin, s'équipe d'une culotte Bloomer et d'une veste mi-longue²⁷. Puis M^{me} Paul Franz Namur (la fille de Joseph et Gabrielle Vallot), pour le jubilé de l'ascension du mont Blanc par son père, porte le costume masculin²⁸. La revue *Femina* franchit ici un nouveau cap en affichant l'image de cette « alpiniste consommée, [qui] est parvenue à vaincre tous les obstacles²⁹ » en couverture du numéro. Ainsi, après la transition par la culotte Bloomer, le costume des femmes alpinistes s'affirme au masculin : culotte de montagne, veste droite, cravate, chapeau, piolet. Cette tendance à la masculinisation de la pratique et du costume se confirme dans les années suivantes avec, en 1909, un article de M^{me} Stella Croissant³⁰ et, en 1910, une représentation de M^{me} Maquet dans l'ascension d'une cheminée au Grépon³¹. Pourtant, là encore et malgré cette nouvelle étape, la démarche de compromis reste récurrente car l'adoption de cette tenue masculine ne se fait pas sans l'expression permanente de signes de féminité. Si la transgression est possible et réelle, il convient toujours pour ces femmes de rassurer quant à leur assujettissement aux traditionnels critères du genre de leur époque. Les conquérantes de la revue *Femina* sont représentées dans leur tenue alpine, mais aussi dans leur tenue mondaine.

Techniques alpines et hiérarchies de genre

Enfin, si les Françaises font l'objet de critiques moins excessives que leurs homologues anglaises, c'est parce qu'elles respectent certains compromis sur le plan technique. Là encore, les mutations s'opèrent aussi entre 1880 et la veille de la Première Guerre mondiale. Plusieurs étapes d'autonomisation sont discernables. Dans un premier temps, pour sortir de l'excursionnisme féminin, les alpinistes françaises s'initient au haut niveau, mais sous la tutelle d'un mari, d'un père ou d'un frère, bref d'une autorité familiale. Ces femmes sont alors présentées comme passives, sous la caution intellectuelle et physique d'un homme. Ainsi, même dans cette pratique atypique, elles sont dans leur devoir d'obéissance. Respectant le joug de leur fonction d'épouse ou de fille idéales, elles acceptent ou se soumettent à leur rôle de seconde et inhibent ainsi les critiques : elles sont non les exceptions, mais « les intrépides concitoyennes ». Les techniques utilisées sont celles de la marche. Positionnées en milieu de cordée, entre le guide et la tutelle familiale, ces femmes ont un rôle réduit à l'attention de leur propre personne. Le matériel est sommaire et se distingue des éléments mâles de la cordée, qui utilisent souvent le piolet, les crampons, parfois le sac à dos ou la corde de secours portée en bandoulière. Dans un deuxième temps, les plus intrépides se libèrent de la tutelle familiale et osent partir uniquement avec guide et parfois porteur. Bien que toujours strictement encadrées dans les cordées, ces alpinistes accèdent à de nouvelles responsabilités, celles de clientes autonomes, aptes à prendre certaines décisions dans l'interaction avec le guide professionnel. Enfin, dans un troisième temps, l'investissement des filles majeures, des demoiselles, se développe et ces dernières se démarquent en s'engageant non seulement sans tutelle familiale, mais dans une nouvelle forme de pratique que l'on nomme le « sans guide ». Ces femmes se confrontent à des difficultés de premier ordre, à l'effort intense, la souffrance et la prise de risque, alors que ces valeurs sont, à la même époque, fortement condamnées pour les femmes dans le mouvement sportif ; mais surtout, dès lors, elles assument une réelle responsabilité dans les cordées. Placées en second et

27. *Femina*, 158.

28. *Femina*, 162.

29. *Ibid.*

30. S. Croissant, « Une escalade de la dent du Géant ».

31. *Femina*, 231.

parfois en queue de cordée, elles doivent pouvoir faire face à la moindre erreur de leur camarade. Toutes ces mutations peuvent laisser croire à plus d'égalité dans les pratiques, pourtant une différence essentielle reste profondément ancrée : la hiérarchie entre les sexes. Malgré leur émancipation, ces femmes n'accèdent pas aux modalités de l'excellence alpine. Si elles s'initient sans guide professionnel, en revanche, elles ne sont jamais sans guide masculin. Le commandement – la tête d'une cordée – est systématiquement assuré par un homme. Certes, la pratique des femmes évolue, mais les fluctuations restent essentiellement ciblées sur le plan énergétique, alors que celles des hommes les initient à la prise de responsabilité et de décision. Ce n'est qu'après-guerre que des femmes alpinistes remettent en cause cette organisation « genrée » de l'activité en s'engageant dans des cordées exclusivement féminines³². Pour l'heure, c'est au prix de ces multiples compromis que les Françaises parviennent à progresser dans la pratique de l'alpinisme et à vivre des expériences totalement atypiques, non seulement par rapport aux autres bourgeoises, mais aussi par rapport aux autres sportives.

La montagne, un espace de liberté ?

Ainsi, dès la fin du XIX^e siècle, la pratique alpine des femmes n'est pas une et unifiée. Plusieurs modèles de pratiquantes se distinguent : de la plus modérée (davantage dans la tradition) à la plus intrépide (davantage dans l'innovation). Une grande majorité d'entre elles, et cela est certainement applicable à d'autres pratiques sportives, s'exerce dans un entre-deux et jongle entre esprit sportif transgressif (avec des pratiques physiques atypiques pour leur sexe, une écriture publique et revendicatrice exceptionnelle, l'obtention de droits politiques au sein du club, etc.) et le respect de la tradition de la domination masculine (rôle de faire-valoir et de génitrice dans la cellule bourgeoise, respect des hiérarchies sexuelles, etc.). C'est ainsi que ces femmes parviennent à faire évoluer les conceptions de la féminité et participent en actes à l'élan du féminisme au sens d'un droit à l'égalité sur le plan de l'accès aux pratiques alpines. Progressivement, elles modifient leur rapport au corps, leur rapport aux autres et leur rapport à soi. Elles revendiquent et conquièrent de nouveaux droits mais sans jamais remettre en cause les hiérarchies entre les sexes et la spécificité de l'identité féminine. Ainsi, ces femmes alpinistes participent aux mutations de l'identité féminine vers une définition plus dynamique, plus instruite et plus libre. À ce titre, elles contribuent à la construction de l'« Ève nouvelle », image à la fois de modernité et de tradition. En montagne, elles trouvent un milieu géographique particulièrement favorable à leur émancipation où, comme les hommes, elles parviennent à rompre avec le monde conventionné et sclérosé de la ville :

« Là-bas, je ne veux pas avoir à m'attifer comme une gravure de mode et avoir des robes qui me gênent, des robes exposées à craquer pour manifester la liberté qu'on leur a ravie à coups de ciseaux ! C'est assez de concessions que l'on fait à la ville, c'est bien le moins que, deux ou trois mois l'an, si l'on peut le faire, on vive à sa fantaisie, qu'on se sente enfin libre, dans une vie libre, comme un oiseau dans l'air³³. »

Un milieu qui, de par les exigences physiques et morales qu'il impose, force les pratiquantes à une complicité, une fraternité pour faire face ensemble aux communes souffrances. Le concept d'égalité y prend sens dans les limites de la complémentarité de genre et de la domination masculine.

32. C. Ottogalli-Mazzacavallo, « Les demoiselles de la Belle Époque aux portes du GHM ».

33. Enthoven-Thomas, « Au planet », p. 72.

Résumé

Dès la fin du XIX^e siècle, dans un contexte de redressement physique et moral de la patrie, l'alpinisme s'institutionnalise et se développe, sous l'initiative du Club alpin français, principalement auprès d'une fraction bourgeoise et urbaine de la société française. Contre toute attente, compte tenu de la construction virile de cette activité et des normes du genre de cette époque, l'alpinisme se conjugue aussi au féminin. Le but de cet article est d'analyser le rôle et la fonction des femmes alpinistes françaises, non seulement dans le développement de l'activité, mais aussi et surtout dans les mutations du genre avant 1914. L'alpinisme, pratique « conformante » ou pratique innovante en matière de construction de l'identité féminine ? Ainsi, dans le domaine culturel de la pratique alpine, et à partir d'un corpus constitué des publications officielles du Club alpin, mais aussi de la presse féminine et féministe, l'exemple des femmes alpinistes permet d'objectiver les compromis permanents que des femmes doivent réaliser pour s'intégrer dans un domaine qui ne leur est pas explicitement assigné. Avec modération, sens du compromis et individualisme, elles parviennent progressivement à sortir d'un modèle normatif de féminité bourgeoise pour découvrir des nouveaux espaces et de nouvelles difficultés. Elles modifient leur rapport au corps, leur rapport aux autres et leur rapport à soi. Elles revendiquent et conquièrent de nouveaux droits, mais sans jamais remettre en cause les hiérarchies entre les sexes et la spécificité de l'identité féminine. Ainsi, elles participent aux mutations de l'identité féminine vers une définition plus dynamique, plus instruite et plus libre. À ce titre, elles contribuent à la construction de « l'Ève nouvelle », image à la fois de modernité et de tradition.

Bibliographie

- CAROL Anne, « Le genre face aux mutations du savoir médical : sexes et nature féminine dans la fécondation (XVI^e-XIX^e siècle) », dans Luc Capdevila *et al.* (dir.), *Le Genre face aux mutations. Masculin et féminin du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 83-92.
- CONNELL Raewyn, « An Iron Man : The Body and Some Contradictions of Hegemonic Masculinity », dans Michael A. Messner et Donald S. Sabo (dir.), *Sport, Men, and the Gender Order : Critical Feminist Perspectives*, Champaign, Human Kinetics Publishers, 1990, p. 83-96.
- CROISSANT Stella, « Une escalade de la dent du Géant », *Fémina*, 207, 1909, p. 432-433.
- ENTHOVEN-THOMAS, « Au planet », *La Montagne*, 1914, p. 72-76.
- HUMBERT Henri, « Sport et masculinité en France (1890-1920) », dans Gigliola Gori et Thierry Terret (dir.), *Sport and Education in History*, Saint Augustin, Academia Verlag, 2005, p. 232-237.
- HUMBERT Henri, « Sport et masculinité. Représentations dans la presse spécialisée, France (1889-1970) », thèse, université Lyon I, 2005.
- LEROY Adolphe-Louis, *Nos fils et nos filles en voyage*, Paris, Vuibert, 1909.
- MANUEL D'ALPINISME, *publié sous les auspices du Club alpin français*, Paris, Lucien Laveur, 1904.
- MAUGUE Anne-Lise, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Rivages, 1987.

MOSSE Georges, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Éd. Abbeville, 1997.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile, « Le rôle du Club Alpin Français pour l'éducation physique des jeunes filles », dans Pierre-Alban Lebecq (dir.), *Sports, éducation physique et mouvements affinitaires*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 127-138.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile, « L'alpinisme avant 1914 : outil d'éducation pour le "sexe faible" », dans Gigliola Gori et Thierry Terret (dir.), *Sport and Education in History*, Saint Augustin, Academia Verlag, 2005, p. 218-224.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile, « Les demoiselles de la Belle Époque aux portes du GHM », *Cimes*, 2006, p. 33-48.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile, *Les Femmes et l'alpinisme (1874-1919) : un genre de compromis*, Paris, L'Harmattan, 2006.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile et JAMAIN Sandrine, « L'alpinisme français (1838-1939) : l'activité alibi d'une émancipation vestimentaire », *Stadion*, 33, 1, 2008, p. 29-48.

OTTOGALLI-MAZZACAVALLLO Cécile et SAINT-MARTIN Jean, « L'alpinisme féminin avant 1914 : l'exemple d'une singularité à la française », *The Annual of CESH*, 2004, p. 101-116.

PAILLON Mary, « Première ascension féminine de l'aiguille méridionale d'Arvey », *Annuaire du Club alpin français*, 1891, p. 50-86.

ROUGIER Marthe, « Là-haut », *Alpine*, 1903, p. 340-341.

TAILLAND Michel, *Les Alpinistes victoriens*, Villeneuve-d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 1997.

TERRET Thierry, « Rugby et masculinité au début du siècle », *STAPS*, 50, 1999, p. 31-48.

VALLOT Gabrielle, « Mes ascensions. Les femmes ascensionnistes. La femme au mont Blanc », *Annuaire du Club alpin français*, 1887, p. 41-49.

Autres sources consultées

Femina, 158, 1907, p. 359-361.

Femina, 162, 1907, p. 464.

Femina, 231, 1910, p. 462.